

MOTS D'IRAN

« Taarof »

« Inviter quelqu'un à une soirée ou à accepter une faveur. » Ainsi se définit *taarof* dans les dictionnaires persans. C'est un mélange de courtoisie et d'hospitalité, qu'il faut apprendre à gérer. Par exemple, à la fin d'une course en taxi, le chauffeur refuse de prendre votre argent. Pas de doute : il est nécessaire d'insister sans relâche. Ou, quand un inconnu vous invite à dîner chez lui, on doit savoir distinguer s'il émet vraiment un souhait ou s'il fait simplement preuve d'hospitalité à l'iranienne.

Il est demeuré « un villageois », assure-t-il, fidèle aux camarades de jeu afghans de son enfance. Les familles d'immigrés sont nombreuses à travailler dans les champs de sa région natale. Moadab défend volontiers cette communauté afghane, qui compte plus de deux millions de membres en Iran, prolétaires corvéables à merci et victimes d'un racisme bien ancré.

Il s'est aussi rapproché de brigades que les forces armées iraniennes ont recrutées parmi ces immigrés, et qui ont servi de supplétifs dans leur guerre en Syrie. Depuis 2013, ces brigades ont perdu au moins 900 hommes. « Ils mènent le combat du Bien contre le Mal, mais ils n'ont même pas un poème pour leur tombe... », soupire Moadab. Poète de circonstance, il a écrit pour eux de courts textes que certains ont fait graver sur les tombes de camarades morts en Syrie.

UNE VIE MODESTE EN BANLIEUE

A la cour des princes timourides, dynastie héritière du conquérant Tamerlan, aux XIV^e et XV^e siècles, un bon poète pouvait être payé de son poids en or. La République islamique veille sur ses auteurs, mais elle n'a pas fait de Moadab un homme riche. Il vit modestement dans une banlieue grise à l'est de Téhéran : un quartier d'immeubles bas qui s'étendent sur les collines au pied des montagnes de l'Elbourz. En surveillant d'un œil sa fille, ronde et rose, qui sautille dans un parc du quartier, Moadab dit entretenir un dialogue limité avec certains poètes de la contre-culture. Ceux que l'Occident étudie et publie un peu. Ces cercles progressistes n'ont en revanche, pour la plupart, aucune considération pour son œuvre.

A leurs yeux, Moadab singe la pose des intellectuels de gauche des années 1950, cigarette au bec, et leur vers libre standard. « Moadab tente de revendiquer la forme moderne pour son propre compte. C'est d'autant plus amusant qu'aujourd'hui, nombre de poètes de la contre-culture rejettent ce modèle, compromis avec la révolution de 1979. Ils s'attachent pour leur part à repenser des formes traditionnelles », analyse Iraj Valipour, auteur de *Zabouré Zane*, une étude sur les poétesses postmodernes d'Iran, publiée en France, à l'Atelier de l'agneau, en 2014.

Ali Moadab est jugé coupable d'appartenir à un appareil de contrôle d'Etat qui pèse toujours sur les arts. La censure frappe les poètes de la contre-culture, comme les cinéastes iraniens, dont les luttes sont mieux connues en France. Certains ont été assassinés, aux côtés d'intellectuels contestataires, dans les années 1990. Deux d'entre eux se sont exilés après avoir été condamnés à de longue peine de prison en 2009, à la suite des manifestations populaires du « mouvement vert » contre la réélection du président Ahmadinejad.

Moadab avait à l'époque répondu à ses détracteurs, en rendant hommage à une victime de la répression. « Je salue ma sœur Neda », écrivait-il en 2009, en référence à Neda Agha-Soltan, étudiante de 26 ans, tuée par un tir à la poitrine dans les manifestations. La télévision d'Etat iranienne niait pourtant sa mort et dénonçait une mise en scène destinée à « fabriquer » un martyr.

Moadab n'a pas poussé l'audace plus loin. Dans ce texte, il saluait du même souffle toutes les femmes ayant souffert à travers l'histoire, une manière de diluer sa critique de l'Etat. Depuis lors, il n'a cessé, en bon soldat de la culture, de mettre en garde contre la tentation de l'Occident d'orchestrer une « révolution de couleur » dans son pays. ■

LOUIS IMBERT

TÉHÉRAN - envoyé spécial

Le poète révolutionnaire cultive son « look ». Il porte une veste militaire sans insigne, une bague religieuse à l'auriculaire, et ne se rase pas la barbe. Ses yeux paraissent s'enfoncer dans son visage tout rond : il a des airs de Jacques Villaret inquiétant. En tête-à-tête, il mange ses mots, baisse le front. Mais lorsqu'il déclame ses poèmes, avec l'emphase qu'affectionnent les Iraniens, Ali Moadab tempête.

A 45 ans, M. Moadab est un poète officiel important en Iran. Il a peu voyagé hors des frontières de son pays et ne parle qu'une seule langue, le persan. Mais dans ses billets quotidiens, sur son blog, il se veut un intellectuel universel. Certains jours, il aimerait être une Cassandra, annonciateur des grandes catastrophes à venir. Certains autres, il se rêve en Jean-Paul Sartre « pour sa méthode d'engagement politique... ». « Mais sur le fond, mes influences viennent du Saint Coran », précise-t-il, assis dans un café de la Maison des artistes, à Téhéran, un après-midi brumeux d'automne. M. Moadab chante son pays, la République islamique et avant tout la révolution qui l'a vue naître, en 1979, il y a quarante ans exactement.

Evidemment, cela prête à sourire. Un propagandiste en vers, à quoi ça sert ? C'est qu'en Iran, la poésie est une affaire sérieuse : on en cite à tout bout de champ. L'ayatollah Rouhollah Khomeyni, le fondateur de la République islamique, écrivait lui-même, sur le tard, des ghazals [poème d'amour] d'un classicisme impeccable. Il employait les métaphores traditionnelles du vin, de l'ivresse et de l'amour, qui sont des images de Dieu – il ne s'agit pas de les lire au pied de la lettre : « Tes yeux languides, ô échanton, m'ont enamouré / Les boucles de tes cheveux, ô aimé, m'ont captivé / Tous les buveurs de vin ont laissé filer leur sobriété / Une coupe, de ta main qui donne la vie, m'a dégrisé. »

Longtemps, la République islamique n'a pas été tendre envers les arts, notamment les arts visuels et la musique. Elle les a vigoureusement pris en charge, dès 1980, afin de « réislamiser » la société iranienne, sujette aux « infiltrations » de la culture occidentale séculière. En favorisant par la suite l'émergence d'intellectuels organiques favorables à ses vues, elle a accordé un statut privilégié à la poésie, art purement verbal dont les clercs sont familiers. Ironiquement, « elle a ainsi révisé, à sa manière, la tradition de la poésie de cour » d'ancien régime, note Fatemeh Shams, poète iranienne et chercheuse à l'université de Pennsylvanie, aux Etats-Unis.

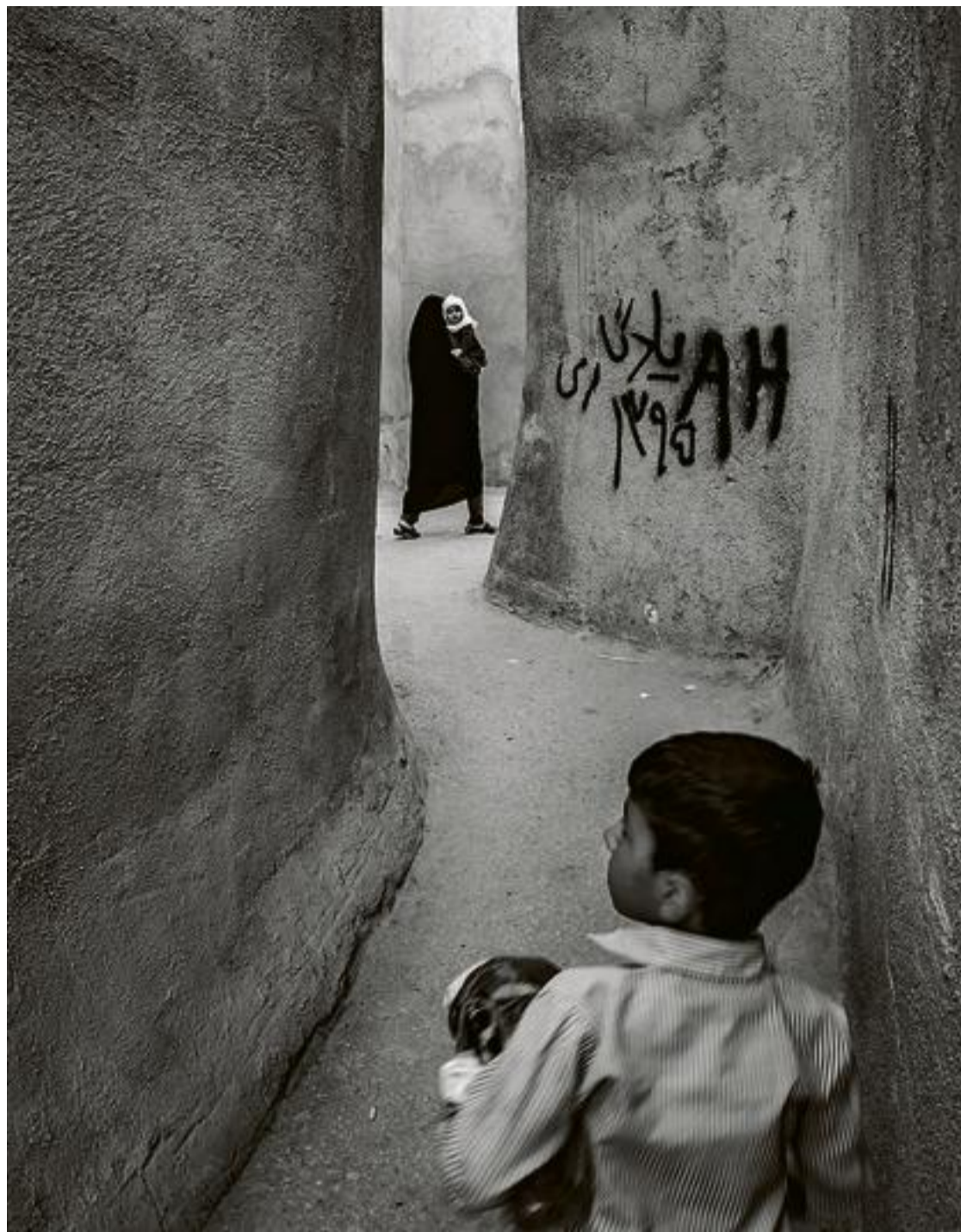
RYTHMIQUE DE FANFARE MILITAIRE

M. Moadab s'est formé dans ces orniers. Il écrit pour les quotidiens conservateurs *Qods* et *Jam-é-jam*, qui impriment des vers en pagaille, tous les jours. Il dirige trois revues spécialisées, siège au jury du festival de poésie de Fajr et gère un institut d'enseignement destiné aux jeunes poètes, que l'Etat fait voyager à travers les provinces. Grâce à de tels programmes publics, des poètes ont été envoyés jusqu'en Syrie, pour voir de près la guerre que mènent les gardiens de la révolution, la principale force armée iranienne, en soutien au régime de Bachar Al-Assad.

Surtout, Moadab est invité depuis quinze ans, au quinzième soir du ramadan, à la nuit de poésie du Guide suprême, Ali Khamenei. C'est un honneur envié dans les cercles conservateurs. « Certains attendent une vie pour y figurer », estime M^{me} Shams. L'événement est diffusé par la télévision d'Etat, et l'agence de presse Fars le dissèque avec méticulosité durant une semaine.

Le Guide suprême, 79 ans, de son nom de plume « Amin », lecteur de Victor Hugo et de Romain Gary, fut avant la révolution un jeune poète, fidèle au cercle d'un maître respecté et peu conventionnel de Machhad (nord-est). Durant les nuits qu'il préside, il dicte aux poètes du pays ses directives annuelles, ses thèmes de prédilection : la guerre au Yémen, les dérives des autorités sunnites saoudiennes, rivales régionales de Téhéran...

Moadab représente, parmi eux, un courant « moderne ». Il écrit sans rimes, suivant une rythmique de fanfare militaire, des poèmes



Dans les ruelles étroites de Lar, province du Khouzistan. MILAD ESLAMZADEH/EVERYDAY IRAN

Ali Moadab

poète officiel



MARYAM RAHMANIAN POUR « LE MONDE »

En Iran, la poésie est une affaire sérieuse pour la société libérale et la contre-culture comme pour les nostalgiques de la révolution. L'Etat en a fait un instrument de propagande. Ali Moadab l'assume

qu'il qualifie de « blancs » et qui tiennent du tract ou de l'éditorial de presse. A l'image de cet extrait du *Livre des bombes* (2014, non traduit), issu d'un poème critique des pourparlers qui menèrent à l'accord international sur le nucléaire iranien de juillet 2015 : « L'Amérique est une grosse bombe atomique / Découverte par Christophe Colomb / Les martyrs la neutraliseront. »

On est loin des ambiguïtés de la poésie persane traditionnelle. Moadab l'assume. « Toute ambivalence est un champ de mines destiné à nous exploiter », écrit-il. L'homme n'a pas plus honte de son statut officiel : « Si l'on me désigne comme un poète d'Etat, je m'en moque. C'est ce en quoi je crois. » Il a justifié à l'occasion la censure, au nom du bien commun. Par romantisme révolutionnaire, il s'autorise cependant à critiquer une République islamique vieille de 40 ans, qui s'embourgeoise.

La révolution, il est trop jeune pour l'avoir faite, mais elle l'a façonné. Moadab est né pauvre près de Torbat-e Jam (nord-est), une ville de béton et de briques crues, perdue dans une plaine poussiéreuse, à la frontière afghane. Des camions de marchandises pas-

sent sans fin sur la route qui coupe l'agglomération en deux. On y consomme plus qu'ailleurs l'opium et ses dérivés.

Un cousin de Moadab, gardien de la révolution, est mort avant 20 ans, dans les années 1980, victime de trafiquants de drogue. Un autre est tombé dans la guerre qu'avait déclarée Saddam Hussein à l'Iran, avec le soutien de l'Occident, qui fit entre 500 000 et 700 000 morts dans les deux camps, entre 1980 et 1988, et dans laquelle la République islamique s'est forgée. Moadab est devenu poète en célébrant ces deux « martyrs » : il s'en réclame encore aujourd'hui.

A 17 ans, au sortir de son lycée de campagne, il se rend à une soirée de Machhad, centre urbain de sa région et ville du poète Ferdowsi, l'auteur du *Livre des rois*, au tournant du premier millénaire, et l'un des deux pôles de la poésie classique persane avec Chiraz. Peu intimidé par le poète en chaire, il s'assoit à ses côtés pour déclamer un texte honorant ses cousins. Le correspondant d'un grand quotidien s'en fait l'écho. Moadab monte alors à Téhéran pour entamer des études de théologie, à l'université conserva-